



**DAVID  
PATSOURIS**

**AINSI DÉBUTE  
LA CHASSE**

**ROUERQUE  
m**

## Présentation

C'est la fin de l'été sur cette côte atlantique. Il reste des parasols sur les plages, chaque nuit le phare de la Coubre balance sa main rouge sur la baie et la retire pour la poser sur l'océan. Charly connaît les chemins de sable qui mènent là où il n'y a personne, pas même de traces de pas. Et souvent, c'est là qu'il va, loin du monde, des mecs à corrompre, des types à travailler, du pognon qui circule, des vices qui nous servent, des putains d'immeubles à construire encore et toujours, des enveloppes de billets dont on trouve invariablement quelqu'un pour vouloir se goinfrer. Loin aussi de Lisa, la fille innocente qui a fini par se faire sur lui. Loin surtout des soupçons de Véroncle, ce type qui porte ses cinquante piges comme un costume de lin sur mesure, cette brute polie, intelligente, pleine de manières, cet employeur qui croit que Charly l'a baisé. Baisé de 50 000 euros. Mais qui lui confie un nouveau travail. Comme s'il lui nouait une laisse autour du cou. Comme s'il savait des choses que Charly garde pour lui. Des secrets dans lesquels un homme aussi tordu que Véroncle n'a pas le droit d'entrer.

Dans un roman qui slame, qui cogne, qui brûle, David Patsouris chante six journées de sang, de sexe et de mort dans la vie d'un homme qui hait son prochain comme lui-même.

Né en 1971, David Patsouris est journaliste à *Sud-Ouest* depuis 1998. Actuellement en poste à Arcachon, il est l'auteur de *Cognac blues* (2013), dans la même collection.

**Du même auteur, dans la même collection**

*Cognac blues*, 2013

© Graphisme de couverture : Odile Chambaut  
Image de couverture : © Plainpicture/Readymade-Images/Michel Sedan

© Éditions du Rouergue, 2017  
[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)

David Patsouris

# AINSI DÉBUTE LA CHASSE

roman

ROUERGUE  
**noir**

*« Je n'aime pas les justes, ceux qui ne sont jamais tombés,  
qui n'ont jamais fait un écart. Leur vertu est morte,  
elle a peu de prix. La beauté de la vie n'a pas été révélée  
à ceux-là. »*

*Boris Pasternak, Le Docteur Jivago*

## **Le 19 septembre, vers 15 heures.**

Je suis un tueur.

Et aujourd'hui, je ne travaille pas.

Aujourd'hui, je reviens chez moi. Et je ne fais pas le fier.

Je suis un tueur qui ne tue plus.

Je suis un tueur qui ne sait pas s'il pourra, un jour, tuer à nouveau.

Je suis un tueur qui a dû renoncer à tuer.

Mais je reste, à jamais, un tueur.

Je viens de passer quasi deux ans en Martinique. Planqué. Terré.

La queue entre les jambes. Je croyais qu'ils me cherchaient. Je croyais qu'ils voulaient me faire la peau. Ils ne m'ont pas retrouvé. Ou alors ils ont finalement renoncé à me loger parce que, de moi, le tueur, après tout, ils s'en foutaient royalement.

J'avais défoncé à coups de batte de baseball un syndicaliste viticole dans la région de Cognac. Le type gênait des puissants du coin. On m'avait bien payé et j'avais tué le mec par un bel après-midi ensoleillé de septembre, il y a deux ans très exactement. Chez lui, dans ses vignes. Propre et net. Pas de trace, pas de témoin, que dalle, rien, du bon travail qui aurait légitimement mérité une certaine reconnaissance de la part des commanditaires.

Presque un merci.

Et puis, je sais pas trop pourquoi, ça a mal tourné. Celui qui avait donné l'ordre, sans doute écrasé par la peur et l'angoisse, a voulu m'éliminer pour que jamais personne ne remonte jusqu'à lui. Moi, j'avais senti ça et j'avais fait attention. Les yeux grands ouverts. Les oreilles comme des antennes. Les poings bien serrés, bien durs.

J'avais reçu un petit cercueil dans la boîte aux lettres de mon appartement royannais. Il y avait aussi eu des tentatives très claires. On m'avait suivi. On avait tenté de me cartonner en bagnole sur la route touristique à La Palmyre. Et je me demande encore comment j'étais sorti vivant de ma voiture.

Je voyais l'étau qui, peu à peu, se refermait sur moi. J'avancais dans une impasse et je devinais, de plus en plus nettement, le mur tout au fond : j'allais me le prendre en pleine gueule.

J'étais alors complètement perturbé. Leur syndicaliste, oui, je l'avais tué sans me poser de question. Mais sitôt le cadavre froid et loin de moi, j'avais commencé à sérieusement déconner dans ma tête. Une sorte de dégoût montait lentement en moi. Un truc un peu gluant que je ne comprenais pas bien mais qui allait bientôt me submerger, comme une vague que tu vois venir, qui grossit, qui arrive vers toi et t'as beau ramer sur ta planche de surf, t'as beau t'épuiser vers le large, elle se lève, elle se creuse, elle s'enroule et elle te bouffe en te désossant.

Je me noyais. J'avais beau nager, je me noyais.

Ces hommes que j'avais butés, cinq au total depuis le début de ma belle et prometteuse carrière, ne me lâchaient plus. Ils rôdaient, la nuit, autour de moi. Ils mettaient leur main molle et glacée sur mon épaule, ils me réveillaient et ils me posaient des questions, juste des questions, sans agressivité, sans esprit de vengeance, des questions simples, mais des questions empoisonnées, des questions pleines de sous-entendus destinées à me coller au mur. Ils me disaient :

- Charly, t'as gagné combien pour me tuer ?
- Charly, as-tu pensé à mes gosses ? À ma femme ?

– Charly, ça t’a fait quoi quand tu as appuyé si fort l’oreiller sur ma gueule jusqu’à m’empêcher de respirer ? Jusqu’à tellement m’étouffer que j’en ai crevé ?

– Charly, pourquoi as-tu fait ça ?

– Charly, t’es fier de toi ?

– Charly, comment fais-tu pour vivre avec tout ça dans ta tête ?

Et moi, dans le noir de la nuit, en sueur sur mon lit, je les regardais m’interroger. La lumière dans la gueule. Sans voix, comme bloqué, incapable de sortir un seul mot, rendu totalement muet, bègue de silence, la bouche ouverte et le cerveau en vrac.

Et pourtant j’aurais aimé leur parler, leur dire des choses, oh oui, j’aurais tant aimé dialoguer avec eux, j’aurais tant aimé prendre leurs mains dans mes mains, j’aurais tant aimé les regarder les yeux dans mes yeux. Nous avons finalement tant de choses à partager, tant de trucs à nous raconter. Eux surtout. Mais moi aussi. Parce que je les connais bien. Parce que je les ai vus à leur dernier instant. Parce que j’ai tenu le dernier fil de leur vie entre mes doigts.

Mais à quoi ont-ils bien pu penser à cet instant précis ?

Et moi, à quoi vais-je penser quand elle viendra, quand ils viendront ?

Mes morts.

Mes morts à moi.

Alors comment leur en vouloir d’être aujourd’hui si proches de moi ? De venir si souvent rôder dans mon sommeil ?

Mes morts à moi ne hurlent pas. Ils frappent à ma porte avant d’entrer, et je la leur ouvre en leur souriant puisqu’ils sont chez moi chez eux. Ils s’installent à leur place habituelle, ils me questionnent en me fixant de leurs yeux vides et froids et de temps en temps, nous passons la nuit ainsi, face à face, ensemble, eux contre moi.

Je dors mal.

Et j’ai de plus en plus de difficultés à me réveiller.

J’attends. Je suis patient. Ils partiront peut-être un jour. Ils se lasseront parce que finalement, je ne leur dis rien, ou pas grand-chose. Je ne sais pas parler. Et puis, j’ai du mal à saisir le sens du



mot compassion. Je vois bien ce qu'il veut dire, mais rien à faire, je n'arrive pas à le prononcer ni même à l'intégrer. Je sais ce qu'ils cherchent. Ils veulent de la compassion oui, mais pas seulement. Ils veulent mes remords avant de me pardonner. Ils veulent que je m'agenouille en pleurant. Ils ne veulent pas de mes cauchemars, de mes angoisses ou de mes tourments. Mon malaise, tard le soir, ils s'en branlent et ils lui crachent dessus. Ils veulent que je m'écroule, que je m'effondre à leurs pieds en chialant.

Ouais... Mais le repentir, la rédemption, c'est pour les films, pas pour la vie, la vraie vie, la mienne en tout cas.

Je les ai tués. Ils viennent me voir et j'attends qu'ils renoncent à me rendre visite. Que peut-on espérer d'un bloc de pierre ? Sont-ils cons au point de ne pas comprendre ? Mes morts à moi sont butés. Ils se vengent, peut-être. Ils croient sans doute que je vais payer l'addition. Ils croient peut-être même qu'à la fin, je vais perdre.

Qu'ils aillent se faire foutre : je ne perds jamais, jamais vraiment.

Je suis de retour.

Royan n'a pas changé. Royan reste Royan, avec ses immeubles à retraités, ses ronds-points fleuris qui plaisent tant aux retraités, sa plage réensablée chaque année pour le plus grand bonheur des retraités, ses innombrables pharmacies à retraités, ses magasins de déco qui occupent tant les retraités, ses banques où les retraités mettent leur pognon, ses hypermarchés où traînent les retraités, ses restos typiques, standardisés et si chers pour piquer le maximum de blé aux retraités, et ses maisons de la presse où les retraités viennent chercher leur journal de retraité. Non, Royan n'a pas changé : une ville de retraités bouffée par la promotion immobilière et l'allongement de la durée de la vie.

Septembre a fait fuir les vivants. Ici, il ne reste que les humains en sursis, ceux qui vont bientôt mourir, demain ou dans un an, les

ridés et les courbés, les arthrosés de partout et les troués de la tête. Dans la rue, leurs pas sont cardiaques, et leurs mouvements puent le cancer. Des existences de papier mouillé, qui se déchirent chaque jour un peu plus, qui ne tiennent presque plus, malgré les bermudas en couleur et la crème solaire. Ça pue la mort et la fin. Après la rentrée scolaire, cette ville est un cimetière accueillant.

Et c'est ma maison.

Je ne savais plus où aller. Et me voilà au pied de l'immeuble. Rien n'a changé. Dans le hall, la boîte aux lettres qui déborde de factures et de pubs : eau, électricité, impôts locaux, lettres de relance, le catalogue de Noël du *Leclerc*, des réclames débiles.

L'escalier a été repeint. Je monte. Le couloir, la porte, ma clé dans la serrure, elle s'ouvre sur un appartement impeccablement rangé, un appartement impeccablement blanc, impeccablement froid, impeccablement désert. La petite table basse. La cuisine high-tech. La chaîne hi-fi. La baie vitrée vers la terrasse. La télé. Posées contre le mur, mes deux planches de surf, la grande et la petite, bien rangées dans leur housse. L'odeur de renfermé. L'étagère où je range les bouteilles. Le placard où j'aligne les verres. Il ne reste que du cognac. Je me sers et j'ouvre les fenêtres.

L'électricité a été coupée. L'eau aussi.

L'appartement pue et l'air n'entre que timidement, comme un invité qui cherche son carton dans ses poches. Mes yeux redécouvrent les choses et mon cerveau connecte peu à peu ces images à mes souvenirs. C'est étrange comme j'avais oublié cet endroit, comme si j'avais voulu tirer un trait il y a deux ans, quand je me suis barré. Et puis tout est tellement impersonnel ici, tellement neutre et banal, et fade, et transparent. Ces pièces ne racontent vraiment rien de moi, rien de ce que j'étais, et encore moins de ce que je suis. C'est comme si je louais à nouveau un meublé dans lequel j'ai déjà séjourné plusieurs fois pendant les vacances.

Non, je ne m'attendais pas à ça. Dans l'avion, j'avais imaginé des bouffées, des trucs un peu violents à l'intérieur, enfin des choses qui ont à voir avec les sentiments. Mais non, finalement non, rien de tout

ça, juste cette sensation bizarre d'être à côté de mes pompes, d'être à côté de chez moi et même à côté du monde.

Chez moi oui, si on veut...

L'armoire est remplie de tee-shirts, de caleçons, de jeans et de chemises. Tout est un peu humide. Une odeur de moisi imprègne la chambre. La photo est toujours là, sur la table de nuit : moi sur mon surf, dans une vague de la Côte Sauvage.

Et puis à côté du lit traîne une paire d'escarpins de couleur brune. C'est à Gail.

J'avais fait exprès de la lui piquer discrètement et de la laisser ici, par terre dans la chambre, avant qu'on gicle de France il y a deux ans, pour garder quelque chose d'elle au cas où elle ne reviendrait pas avec moi. C'est pas un souvenir non, c'est une trace. Plusieurs fois, là-bas, elle m'avait dit « Charly, t'as pas vu mes chaussures noires ? Tu sais, celles que t'aimais bien ? Je ne sais pas ce que j'en ai fait... » Et moi, je répondais non je sais pas, je vois pas de quoi tu parles, et puis aussi tu les as peut-être oubliées à Royan, peut-être, je sais pas moi, achète une nouvelle paire.

Les escarpins sont donc ici depuis deux ans.

Je sais qu'elle a gardé les clés de l'appartement.

Et je sais aussi qu'elle ne reviendra jamais.

Je sors sur la terrasse circulaire, tout en haut de la tour, qui s'ouvre sur l'estuaire de la Gironde, la conche de Royan, les immeubles en carton de la ville et les marais de l'arrière-pays.

En ce milieu d'après-midi, le ciel fait croire à l'été, avec ses grandes traînées bleues au milieu des taches blanches, et puis cette chaleur qui colle encore à la peau, un peu humide, un peu suante. Je vois la ville qui s'est encore étendue, qui mange le vert et qui mangerait même le bleu si elle pouvait. De nouveaux immeubles, de nouveaux pavillons, des cages à lapins vendues aux retraités de la France entière qui croient qu'ici, la vie se prolonge mieux que partout ailleurs, qu'ici, mourir, c'est pas demain, et peut-être même pas après-demain.

La Gironde s'écoule vert et bleu et marron vers Bordeaux. Des bateaux longs comme des boulevards gagnent la haute mer en

croisant le phare de Cordouan. Tout au fond, la pointe du Verdon et les plages de Soulac fendent l'eau en deux à chaque mouvement de la houle. Et au nord-ouest, je devine l'océan qui suce le sable de la Côte Sauvage. C'est là-bas que j'ai appris à surfer, sur cette plage où les dunes et les pins cachent la route.

Royan reste Royan.

C'est chez moi oui, et maintenant que je suis rentré, je me demande ce que je vais bien pouvoir y foutre.

**Le 24 août, deux ans plus tard, vers 17 heures.  
Premier jour.**

Ce connard ne comprend vraiment rien.

Je prends l'arme et je la pointe vers son crâne : « C'est un pistolet Glock 34. Si je presse la détente, il va t'arracher la tête, tu piges ? Tu n'auras plus rien à regretter, et plus rien à espérer. Tu seras mort. Tu ne sentiras rien tellement ce flingue est puissant. Et tu seras mort. Je te prendrai tout ce que tu as. Et je laisserai ton cadavre ici. Tu n'existeras plus. Tu pourras ici, au milieu de la forêt. Les sangliers viendront te bouffer le ventre et puis les bras et les jambes. Les vers arriveront vite. Les mouches aussi. Les renards. Les chiens errants. Et si jamais ils t'attaquent les dents, on ne pourra même plus te reconnaître, si jamais on te trouve un jour. On verra une carcasse en voie de décomposition, un tas d'os à moitié bouffés. Tu comprends ça ? Tu comprends qu'ici, maintenant, avec moi, avec moi et mon Glock, tu n'as aucun choix possible. Tu as juste le choix de faire exactement comme je dis. Tu n'as aucune chance, aucune. »

Cédric Morel n'est plus le resplendissant et prometteur directeur de cabinet du maire, l'homme d'avenir, le probable successeur. Cédric Morel n'est plus qu'un homme en sang qui chiale.

Il est assis sur un tabouret rouge que j'ai apporté et posé sur le sable, au milieu d'une petite clairière dans la forêt de la Coubre.

Il a les mains liées dans le dos. Il n'a pas l'habitude. Il visite effrayé la quatrième dimension. Il est terrifié au point de presque oublier qu'il a mal, très mal. Partout.

Il ne dit rien.

Il tremble.

À quoi pense-t-il ?

Il pense sans doute qu'il va crever ici. Qu'il ne s'en sortira pas. Que tout va s'arrêter maintenant, ici, dans cette forêt. Oui, il me croit. Il me croit vraiment. Parce que, pour lui, ici et maintenant, je suis l'horreur et je suis la mort. Il a peur parce que je ne lui donne aucune autre solution que d'avoir peur, très très peur. Il a beau regarder partout, à droite, à gauche, devant, derrière, non, il n'a d'autre issue que ma gueule. Il n'y a que moi et le Glock qui brille sous le soleil.

Et putain, qu'est-ce qui peut bien lui traverser la tête à cet instant précis. Ses gosses ? Il en a pas. Sa gonzesse ? Ouais, peut-être. Son enfance, tout ça, peut-être aussi. Il doit aussi forcément se rappeler ce moment où il a tapé dans la main de Véroncle, où il a basculé ailleurs, dans un autre monde qu'il ne connaissait pas vraiment. Il doit se dire : « Mais quel con, quel con... Si seulement... Si je... Putain, mais pourquoi ? » Trop tard... Bien trop tard... Quand tu es dans la seringue, il n'y a plus qu'un seul chemin pour sortir. A-t-il réfléchi ? A-t-il *vraiment* réfléchi ? Non, il n'a vu que le pognon, il n'a entendu que les mots rassurants de Véroncle, il n'a senti que le froissement des billets, ces billets rangés dans les liasses elles-mêmes si bien disposées dans l'enveloppe. Quoi d'autre face à ça ? L'odeur de l'argent éclipse tout, l'odeur de l'argent, la capiteuse odeur de l'argent lamine tout à l'intérieur d'un crâne d'homme.

Et puis il savait aussi qu'on savait. Il savait qu'on l'avait pisté, suivi, pris en photo, lui le roi de la boîte à partouze, le king des niqueurs en série. Oui, il savait qu'on savait. Et il savait qu'on le dirait. Qu'on le dirait à tout le monde, à ses parents, aux électeurs,

et surtout à Typhaine, sa gonzesse. Et ça, il voulait pas, surtout pas. Incroyable, non ? Après tout, qu'en avait-il à foutre de ça ? Pas d'enfant, juste sa gonzesse... Alors de quoi avait-il peur ? De la perdre, elle. Qu'elle le voie tel qu'il était : guidé par sa bite, incapable de la tenir, la queue en avant, amoureux ou pas, le chibre en tête chercheuse à longueur de journée. Fallait qu'il baise. Et sa conne de nana n'en avait aucune idée.

Dommage pour lui.

On a été bien réglo. La pression des révélations, d'accord, comme une porte d'entrée dans sa tête, et puis le pognon quand même. Véroncle n'est pas un ingrat, un fils de pute oui, mais pas un ingrat.

Alors le dir-cab, coincé, mis au mur mais soûlé par le bruit magique des billets de banque, bien embrumé par l'étourdissant, l'ensorcelant parfum des euros, avait lâché : il avait pris l'argent et, ainsi, signé le contrat.

Le problème, avec ces gens-là, c'est qu'ils pensent toujours qu'ils vont finir par s'en tirer. Que le monde est à eux. Ou qu'il sera bientôt à eux. Ils ont beau avoir une trouille à en chier dans leur froc, ils l'oublient dès le lendemain et repartent à la guerre comme s'ils commandaient l'armée depuis des siècles et pour des siècles et des siècles. Le problème, avec ces gens-là, c'est qu'ils ne savent pas qu'ils sont mortels. Le problème, avec ces gens-là, c'est qu'ils ne croient pas à leur propre mort.

Comme les autres, Morel est un connard. Il a cru pouvoir nous baiser. Il a ramassé le pognon et il n'a rien fait. Il n'a pas cherché à truquer les appels d'offres. Il n'a approché personne. Il n'a rien fait. Il a gardé le fric. Et cette tête de nœud a cru que les choses pouvaient se passer ainsi. Qu'il pouvait nous entuber sans que ça se voie. Et tant pis pour Typhaine, tant pis pour ses parents, tant pis pour l'image dans la ville, tant pis pour tout le reste, rien à branler, ça va s'arranger, on va s'arranger, ça s'arrange toujours, ça s'arrangera toujours...

Alors il ne s'est rien passé. Les portes ne se sont pas ouvertes.

Véroncle est humilié.

Véroncle ne m'a rien dit mais je le sens : Véroncle croit que je n'ai pas donné l'argent à Morel. Véroncle croit que c'est moi qui l'ai baisé. Moi et pas ce putain de dir-cab. Véroncle n'a plus confiance et je ne sais pas comment je vais m'en sortir.

J'appuie le canon contre les os de sa tête. Fort. Méchamment. Et je dis : « Tu sens ? La balle est à quelques centimètres de toi, quelques tout petits centimètres. Elle entrera avec toute la vitesse possible et elle dévastera tout à l'intérieur. Tu n'as plus que quelques secondes à vivre. Respire. Fais entrer l'air dans tes poumons. Sens comme c'est bon. Vivre. Ne pense qu'à ça. Là, tu es presque mort. Pense à ça. Réfléchis bien. Mon bras s'engourdit. Mes doigts commencent à clignoter. Peut-être que je vais tirer sans même le faire exprès. T'intègres le truc là ? Tu m'entends ? »

Il lève les yeux.

– Tu vas dire à Véroncle que tu as merdé. Tu vas lui dire que tu n'as pas fait ce pour quoi tu as été payé. Trouve-toi une excuse, invente, tout ce que tu veux, je m'en branle, mais tu vas aller le voir et tu vas lui dire. Et tu vas te mettre au boulot. Tu vas te dépouiller pour que les choses avancent. Est-ce que nous sommes d'accord ?

– Oui, je...

Putain, quand même...

Bordel...

J'ai cru qu'il ne céderait jamais.

Je me redresse et là je vois Sam.

Sam qui déborde. Sam qui n'a pas vu les yeux du dir-cab. Sam qui gonfle et qui coule. Sam qui n'a pas compris que le dir-cab abandonnait. Sam qui est tout au bord, prêt à sauter les pieds joints, prêt à faire n'importe quoi, prêt à se laisser exploser. Je le sens. Il a les mains qui tremblent et il transpire comme un porc. Je l'aime pas, je le voulais pas et je me le trimballe comme un putain de prisonnier se traîne sa putain de chaîne.

Je ne veux pas le voir bouger une oreille.

Et je ne veux pas non plus lui parler.



L'autre doit croire qu'il est face à un bloc, que les deux, là, sont pareils, méchants et impitoyables, unis pour le crever.

Mais bordel pourquoi Sam a-t-il amené son putain de Beretta ? J'avais dit « Laisse-moi faire, prends pas d'arme, tu regardes, tu te tais, tu me laisses faire, surtout, tu me laisses faire, je sais faire, toi non, je suis un professionnel, toi, t'es juste une petite frappe de merde, t'es juste rien, t'es qu'un connard sans cerveau, alors tu me laisses faire, surtout, tu me laisses faire, et tu fermes ta gueule ».

Véroncle m'a collé ce connard à peine fini dans les pattes pour me surveiller. Pour vérifier si, oui ou non, j'ai pris le pognon.

Sam tient son Beretta dans sa main droite et je me demande une seconde pour qui il l'a sorti.

– Alors bordel ?

Le gars lève vers moi des yeux étranges, des yeux à la fois vides et pleins de larmes. Avec sa mâchoire qui vibre de trouille, qui titube comme une veuve devant son époux qui calanche.

On entend les oiseaux de la forêt et le vent d'ouest qui traverse la cime des pins maritimes.

Et l'effroi aussi. Le bruit de l'effroi.

– Alors ?

Il essaie d'avaler sa salive. Le sang aussi qui coule dans sa gorge.

– Je...

– Putain mais accouche merde !

Sam, tais-toi. Laisse-moi faire, PUTAIN LAISSE-MOI FAIRE.

Ferme ta putain de gueule.

Pose ton Beretta. Ne le pointe pas.

Au bord du bord.

Je bouge vers lui et je l'écarte doucement du bras et je l'éloigne d'un bon mètre et je fais gaffe à ce que l'autre ne voie pas, ne capte pas, n'entende pas et je reviens à ma place, à côté de l'autre, pour bien entendre si son souffle est bien celui d'un mec qui tombe.

– Dis-nous, dis-nous...

Je me tourne et je le regarde dans les yeux.

– Tu as pris l’argent. Alors maintenant, tu dois faire ce pour quoi tu as été payé. Tu dois te positionner. Tu dois dire amen. Et tu dois faire en sorte que les connards qui t’accompagnent disent oui aussi. Tu as pris l’argent, tout l’argent. C’est un contrat. Nous avons rempli notre part, tu dois remplir la tienne. Tu dois te débrouiller pour que ton armée de connards choisisse notre boîte. As-tu bien distribué le pognon ? As-tu acheté qui il fallait acheter ? As-tu fait ton travail ? As-tu rempli ta part du contrat ? Non. Tu as gardé l’argent. Tu as cru que tu pouvais garder l’argent. Aujourd’hui, tu n’as plus le choix : tu vas voir Véroncle et tu lui promets de te mettre au boulot. C’est la seule façon pour toi de t’en sortir. Tu ne peux rien dire à personne. Tu ne peux pas t’enfuir. Tu es ligoté. Tu es notre prisonnier. Je tiens ton âme et si je veux, quand je veux, je la broie entre mes mains, tu entends ? Je la broie et il n’en reste plus rien du tout.

Là, il lève son pauvre regard de chien abattu.

– Mais je ne peux plus (pleurant). Ça n’est plus possible, putain, vous le savez. Vous êtes tellement plus chers que les autres. Et comment on va expliquer ça ? Et le maire s’est déjà engagé avec eux, vous le savez bordel. Merde. Je vous l’ai dit. Je rends l’argent (suppliant). Je rends tout l’argent. Plus même si vous voulez. Je ne peux plus avancer sur ce dossier. Je suis coincé putain, coincé... Et puis y a autre chose que vous savez pas...

Et il s’effondre de nouveau.

Et puis...

Sam a bougé.

Sam s’est rapproché.

Sam tient son Beretta dans sa main droite.

Sam a son index sur la détente.

Sam transpire comme un porc.

Sam tremble.

Sam lève le bras.

Sam, son bras bien droit, tendu mais tremblant.

Sam a la bouche ouverte.

Sam comme dans les films, avec le flingue de biais dans sa main.

Sam dans un film.  
Sam veut tout exploser.  
Sam va tout exploser.  
Sam dit : « Tu vas obéir putain de connard ! »  
Je dis : « Sam ! Non ! »  
Mais Sam appuie sur la détente  
Le bruit de la détonation brise le ciel  
Le ciel qui se casse en plaques de verre et me tombe dessus  
L'éclair bref et violent au bout du Beretta  
La balle sort du canon à une vitesse de 940 mètres par seconde  
La balle percute l'os comme une fusée l'atmosphère  
La balle transperce le crâne de l'autre en ravageant tout à  
l'intérieur  
Un jet de sang gicle de ses cheveux  
Un jet de sang tache le sable  
Le corps à la tête trouée dégringole du tabouret rouge  
Le corps à la tête trouée s'écroule sur le sol  
Le corps à la tête trouée ne bouge plus  
Le jet de sang se tarit  
Les jambes n'importe comment  
Le jet de sang s'épuise  
Plus de bruit  
Un oiseau dégringole  
Le soleil se cache les yeux  
Les arbres lèvent les bras  
Sam la bouche ouverte  
Sam comme une putain de statue  
Et le bras toujours bien droit toujours tendu toujours tremblant  
Une minute peut-être deux  
Le corps à la tête trouée couché sur le sable et les aiguilles de pin  
Maintenant c'est un cadavre.

Sam toujours debout, immobile et tremblant.

Et moi sans ma voix.

Sam qui laisse tomber son flingue sur le sable.

Sam qui dit « Merde... »

Et qui s'agenouille sur le sol.

Oui, trop tard Sam. Trop tard pour s'agenouiller.

– Putain ! Mais qu'est-ce qui t'a pris ????? Mais t'es complètement con ou quoi ???? Bordel mais tu te rends compte dans quelle merde tu nous fous là ??? Putain Sam bordel !!! Mais t'es devenu dingue ou quoi ??? Putain de merde...

Sam qui ne me regarde pas quand je lui parle. Qui reste comme ça, à genoux, paralysé par ce qu'il vient de faire. Là, je sens bien que tout ce que je pourrais lui dire ne sert à rien, mais c'est plus fort que moi, je lui gueule dessus comme un âne.

– Merde Sam ! Merde ! Et qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Et qu'est-ce qu'on dit à Véroncle ? Qu'est-ce qu'on lui dit hein ???? T'as pensé à ça ? Putain de bordel, j'y crois pas...

Il lève la tête et il me regarde avec ses yeux de chien quasi mort et là il commence à avoir super peur. Et moi, là, vite, immédiatement, je suis déjà au coup d'après. Je me dis des choses pour l'après. Faut utiliser le truc. Faut que la connerie serve. Faut que sa faute se retourne dans mon sens.

Et ensuite faudra mettre cet emmanché de Sam hors-jeu, loin loin de moi, très très loin.

Je laisse Sam se noyer dans sa merde et je marche jusqu'à la Mercedes du gonze. Je démarre. Je l'avance jusqu'à lui. J'ouvre la portière droite et j'appelle Sam.

– Viens m'aider. On va le foutre dans sa caisse et on garera la bagnole quelque part près de la route dans la forêt. Y aura bien un connard qui s'arrêtera pour appeler les flics.

L'autre bouge pas.

– Putain Sam, magne-toi ! Lève-toi connard ou c'est moi qui viens te lever et en même temps je te ferai bouffer ton Beretta par le cul ! Viens parce que je te promets que je suis pas d'humeur, pas d'humeur

ce qu'il y a à ranger est rangé. Pas grand-chose en fin de compte. Il n'y a pas un bruit. Même les fantômes sont partis.

Pourquoi éloignes-tu ceux qui t'aiment ?

Voilà ta vie Charly... Voilà ta vie...

Il faut changer. Tu dois changer encore.

Ouvrage réalisé par Cédric Cailhol Infographiste  
pour les Éditions du Rouergue

ISBN : 978-2-8126-1476-7